NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 N° 2 1957

L'enseignement de la philosophie dans une perspective pastorale

Jean-Marie AUBERT

p. 135 - 152

https://www.nrt.be/fr/articles/l-enseignement-de-la-philosophie-dans-une-perspective-pastorale-2308

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'enseignement de la philosophie dans une perspective pastorale *

C'est devenu une habitude dans certains milieux ecclésiastiques de parler avec désinvolture de l'inutilité de la philosophie enseignée dans les séminaires, pour la vie chrétienne, et en particulier pour le ministère pastoral et la propagation du royaume de Dieu.

Ce fait peut s'expliquer par un certain décalage constaté entre les exigences d'un apostolat devant faire face à des conditions nouvelles et les vagues souvenirs d'un enseignement scolastique non digéré.

On peut d'ailleurs rattacher aussi ce fait à une mentalité générale de tendance empiriste ou pragmatiste aussi vieille que la philosophie. « Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce fait, écrivait Baudin, car la méconnaissance tenace des services qu'est appelée à rendre la philosophie tient à une méconnaissance aussi tenace de sa vraie nature et de ses vraies fonctions. De là contre elle, des préjugés millénaires... que Platon avait déjà à réfuter contre les sophistes qui accusaient la philosophie de détourner, par la subtilité de ses interminables discussions, ses disciples de l'action, et d'abuser de l'enthousiasme de la jeunesse [1]. »

Il faut aussi reconnaître que, si ces préjugés sont tenaces, la raison peut, en partie tout au moins, résider dans la manière dont la philosophie est enseignée.

Il est alors pour nous du plus haut intérêt de nous poser la question : puisque l'Eglise prévoit deux années pour l'enseignement de la philosophie dans les séminaires — et l'insistance qu'elle met à le rappeler montre bien qu'elle est convaincue de son utilité — comment organiser cet enseignement afin de le rendre vraiment utile pour le futur pasteur d'âmes?

C'est donc là le problème précis, objet de ce rapport; il ne s'agit pas de démontrer l'utilité en soi de la philosophie, elle est supposée reconnue; mais plutôt : comment enseigner la philosophie à de futurs prêtres qui devront, un jour, faire face à des tâches apostoliques variées dans un monde plus ou moins déchristianisé?

Bref, puisque le tiers des années de séminaire se passe à étudier la philosophie, il serait terriblement ironique que ce temps fut plus

---

* Les pages qu'on va lire constituent le texte d'un rapport présenté à une réunion des Evêques, Supérieurs et Professeurs de grands séminaires des provinces d'Aix-Marseille et d'Avignon.

1. Baudin, *Introduction générale à la Philosophie*, Paris, 3e édit., 1939, p. 262.

ou moins perdu; à voir quelquefois le peu qui subsiste de cet enseignement dans l'esprit de certains prêtres, on peut se demander s'il a été suffisamment adapté au but véritable du séminaire : former des pasteurs d'âmes.

Il est alors urgent d'examiner ce problème en détail. Ce rapport, utilisant par ailleurs les suggestions apportées par des confrères, professeurs de philosophie [2], a pour but d'en clarifier les données, et de fournir les bases de discussions éventuelles.

Il nous semble inutile de préciser que cette étude veut se situer dans l'esprit des canons 1365 et 1366, ainsi que des directives pontificales sur la matière, particulièrement de l'encyclique « Humani generis ».

Ce rapport comprendra deux parties : l'enseignement de la philosophie comme préparation à la théologie; ce même enseignement donné dans un but directement pastoral : préparer à l'affrontement dans le ministère d'hommes façonnés par des idéologies étrangères à la foi.

I

LA PHILOSOPHIE, PREPARATION A LA THEOLOGIE

La Théologie préparant directement au ministère pastoral (propagation du Royaume de Dieu, administration des Sacrements, etc.), la Philosophie, en tant qu'elle prépare elle-même à la Théologie, dont elle est la servante, peut donc être considérée comme préparant indirectement à la vie pastorale. Il est donc normal que cet emploi indirect soit celui qui vient le plus spontanément à l'esprit, dès qu'on parle d'enseignement de la philosophie dans un séminaire.

Envisagé sous cet aspect de dépendance vis-à-vis de la Théologie, c'est à partir de celle-ci que cet enseignement s'est traditionnellement constitué.

Or, la Théologie peut être définie avec le Père Congar : « la discipline où, à partir de la Révélation et sous sa lumière, les vérités de la religion chrétienne se trouvent interprétées, élaborées et ordonnées en un corps de doctrine... et où la lumière de la foi se conjoint celle de la raison, l'informe et la dirige, et se sert d'elle pour constituer son objet en un corps de doctrine de forme rationnelle et scientifique [3] ».

La lumière de la raison ainsi utilisée et informée par celle de la

---

2. Les suggestions que nous avons retenues ont été, dans notre texte, simplement mises entre guillemets. Ce signe veut avant tout marquer notre dette aussi bien que notre gratitude envers nos confrères qui nous ont fait bénéficier si généreusement de leur expérience.

3. Article *Théologie*, dans le *Dict. de Théol. Cath.*, col. 451-452.

foi, constitue l'apport de la Philosophie, envisagée alors comme servante de la Théologie.

Cet emploi classique de la Philosophie revêt *deux formes* :

a) d'abord fournir *l'ensemble de connaissances rationnelles préalables* à toute étude de la Révélation, ce qui peut être groupé autour de quatre questions :

1) établir et défendre l'exacte valeur de la connaissance humaine, et la capacité pour la raison d'arriver à une vérité certaine et immuable ;

2) vraie nature de l'homme : union de l'âme et du corps, immortalité de l'âme, liberté humaine ;

3) existence et nature de Dieu ;

4) la destinée de l'homme, sa dépendance vis-à-vis d'une fin ultime, fondement de la moralité, etc.

b) ensuite fournir à la Théologie *l'outillage conceptuel* nécessaire à son effort de pénétration et de systématisation du donné révélé ; ce sont les notions de base qui se retrouvent dans tout raisonnement théologique (concepts de nature, essence, personne, relation, substance, accident, etc.).

Ainsi utilisée la Philosophie permet à la Théologie d'établir les vérités qui portent sur les fondements de la foi (apologétique) ; elle lui permet de donner quelque intelligence des mystères divins, à l'aide d'analogies empruntées aux créatures, et enfin elle lui permet de réfuter les adversaires de la foi.

En un mot, la Théologie use à tout instant de propositions philosophiques pour établir ses propres conclusions.

Je ne crois pas nécessaire de détailler davantage ce schéma, tellement il est classique et traditionnel, et présent à tous les esprits, valable pour tous les temps.

J'insisterai plutôt sur la méthode à utiliser dans cet enseignement de la Philosophie, organisé en vue de la Théologie ; car *plusieurs écueils sont à craindre* ; et ce sont d'ailleurs les progrès faits par la Théologie qui ont attiré l'attention sur eux.

Premièrement, on est *tenté de centrer cet enseignement* de la Philosophie *sur la Théologie dogmatique,* au point que la Théologie morale ne semble guère devoir en profiter.

Cette limitation dans l'emploi de la Philosophie tient probablement au fait que la Théologie morale a trop longtemps été considérée comme une pure casuistique, orientée qu'elle était vers un but particulier, l'administration du sacrement de Pénitence. Elle n'a pas alors bénéficié du même effort de systématisation rationnelle, comme ce fut le cas pour la dogmatique, alors que, de par sa nature, elle s'y prêtait peut-être davantage.

Or, actuellement, commence justement à se faire jour un renou-

veau de cette science morale qui, par delà le cadre mosaïque des commandements, veut retourner à ses sources véritables, d'une part le dogme (destination surnaturelle de l'homme, primat de la charité évangélique, etc.), de l'autre les exigences de la nature humaine, telles qu'elles sont décrites par la philosophie morale.

Cette dernière, utilisée plus largement par la théologie morale, peut alors donner à son enseignement une plus grande intériorité, les prescriptions morales n'étant plus uniquement présentées comme de purs impératifs, mais comprises rationnellement; certes, les justifications ultimes demeurent surnaturelles, mais les bases sont éminemment rationnelles.

S'adressant autant à la raison qu'à la volonté, un tel enseignement ainsi vivifié est capable d'engendrer des convictions plus profondes, plus enracinées dans le réel.

Or, s'il est une discipline avant tout pastorale, c'est bien la théologie morale; ainsi par son intermédiaire, la philosophie revêt une grande importance pour le pasteur d'âmes.

Il y a donc intérêt à orienter l'enseignement de la philosophie morale en vue de son utilisation par la théologie morale; car trop souvent, sous prétexte qu'il n'avait pas d'emploi pratique (car la morale réelle est surnaturelle), il a été négligé, alors que son utilisation par une discipline plus haute, loin d'en diminuer l'importance, la supposait établie.

C'est ce que reconnaissait récemment Dom Lottin. « On a séparé la théologie morale, dit-il, de la philosophie morale. Parce que la théologie s'occupe de l'ordre surnaturel, le moraliste théologien s'est désintéressé de la philosophie morale, sous prétexte que celle-ci s'occupe *d'une morale purement naturelle, dont volontiers on ferait une* simple abstraction. La théologie morale de nos manuels a donc négligé nombre de notions philosophiques qui sont cependant éminemment utiles pour l'intelligence des matières théologiques. Les questions théologiques concernant la distinction numérique et spécifique des péchés, la classification des péchés internes, la place et le rôle des vertus théologales et morales, la fonction capitale de la foi et de la charité, toutes ces questions s'éclaireront grandement par l'analyse psychologique de l'acte humain... Une conception adéquate de « l'intrinsécisme » de la morale chrétienne suppose une étude philosophique de la loi naturelle et de la sanction morale, étude qui nous prémunit contre une idée trop anthropomorphique du législateur divin et de sa providence [4]. »

On comprend alors qu'un moraliste soucieux de progrès, comme Tillman, n'ait pas craint de consacrer un tome entier aux fondements philosophiques dans son grand traité collectif de théologie morale.

4. Dom O. Lottin, O.S.B., *Morale fondamentale*, Paris, 1954, p. 23.

Il y a dans tout cela une indication pour notre enseignement, en vue d'un élargissement de perspective qui ne fait d'ailleurs que retrouver la conception thomiste de la morale telle qu'elle se dégage de la Somme théologique.

Un deuxième écueil à éviter dans l'enseignement de la philosophie, en vue de la théologie, écueil qui risque de diminuer son utilité pastorale, nous paraît résider dans une *conception trop rationaliste* de cet enseignement. Plusieurs confrères ont insisté sur ce point.

De fait la lecture de certains manuels ou traités donne l'impression que la philosophie scolastique constitue un système parfaitement cohérent et logique, se suffisant à lui-même, échafaudage de propositions abstraites, bien coordonnées et hiérarchisées. Certes l'ordre surnaturel n'est pas nié, mais il prend presque figure de conclusion logique et inéluctable de tout le système.

Il est inutile de montrer les dangers d'une telle présentation qui ne prépare pas du tout le séminariste à prendre conscience du mystère de la foi, de la gratuité de l'ordre surnaturel, du sens de la pédagogie divine tout au long de l'histoire; elle le ferme à toute perspective eschatologique, et surtout au sens du mystère et du don de soi dans la charité.

Cet écueil n'est pas illusoire; sa méconnaissance ne peut que contribuer à faire de l'enseignement de la philosophie dans le séminaire quelque chose d'artificiel, légitimant alors les critiques dont il est l'objet, d'être inutile, faisant perdre un temps précieux qui serait mieux employé à étudier la doctrine révélée, la seule vraiment utile pour le prêtre.

Cette tendance, sorte de contamination idéaliste, à présenter ainsi l'enseignement de la philosophie, a été dénoncée comme une vraie trahison de la pensée de saint Thomas. « A notre avis, écrit A. Dondeyne, il faut surtout se garder de ce que nous voudrions appeler la manière rationaliste ou cartésienne, malheureusement trop répandue, de repenser le thomisme... A en croire certains de nos manuels, la vraie grandeur du thomisme résiderait dans son attachement à certains principes, par soi évidents, et d'une fécondité inépuisable; seulement il est une manière cartésienne (disons plutôt wolffienne) de les envisager, qui réduit presque à néant l'originalité du thomisme. Elle consiste à les formuler et à les interpréter en dehors de toute référence à la réalité concrète... En effet, le propre de la philosophie wolffienne, c'est de ramener la métaphysique générale ou, selon l'expression de Wolff, l'ontologie, à une science a priori, procédant par simples concepts et ayant pour mission de tracer les lois a priori et les propriétés les plus universelles de l'être... Cette manière de concevoir l'ontologie est radicalement contraire à l'esprit de saint Tho-

mas, pour qui le fondement de toute vérité humaine est l'ordre du réel concret qui nous englobe et nous porte [5]. »

Notre enseignement, envisagé en vue de la théologie, soucieux de respecter le réel, doit donc persuader l'élève que la philosophie n'explique pas tout, et doit lui faire prendre conscience des limites de la raison humaine; en un mot, la philosophie doit rester ouverte aux données réelles de la Révélation, atteinte dans la foi.

Selon l'expression de Mgr Journet, « la connaissance de raison nous instruit sur notre nature et sur l'Auteur de notre nature, mais nous laisse ignorer le dernier fond de notre condition existentielle et les mystères de notre salut. Elle nous perfectionne dans la sphère de la culture, mais est incapable de nous justifier, de nous ouvrir la porte du Royaume de Dieu [6]. »

En d'autres termes, pour éviter cet écueil, il n'est que de revenir au véritable esprit thomiste, esprit de soumission au réel, quel qu'il soit. Une authentique philosophie de l'être, c'est-à-dire qui ne réduit pas l'être à une pure idée universelle, mais qui a compris que c'est toute la réalité existante, doit prendre conscience du mystère de l'être, conséquence de sa nature essentiellement analogique; la richesse et plénitude de cette réalité ne permettant pas de l'exprimer en un concept illusoirement clair et précis, une telle philosophie est donc de soi ouverte sur des possibilités de réalisation de l'être qui dépassent les forces d'une intelligence obligée d'abstraire pour atteindre son objet.

Ce n'est donc pas en quelque sorte de l'extérieur que notre enseignement doit opérer cette ouverture; mais il doit la montrer comme étant congénitale à toute vraie philosophie.

Enfin, et surtout, cet enseignement devra faire comprendre que si l'être est de soi analogique, polyvalent, il reste donc mystérieux et ne peut se révéler comme tel en pure clarté à notre raison; il le peut cependant d'une autre façon, mais combien inexprimable, dans l'acte d'amour, le don de soi, la rencontre dans le choix libre, l'engagement vital.

A ce sujet on peut légitimement user, croyons-nous, de l'apport d'une pensée comme celle de Gabriel Marcel qui rejoint la vraie tradition thomiste.

L'élève, ainsi averti du mystère de l'être, sera préparé à comprendre que la seule attitude face au mystère surnaturel réside avant tout dans une option, celle de la foi, et que la rencontre totale avec le Dieu de la Révélation ne peut se faire que dans l'amour. Ensuite, étant en théologie, s'il a toujours devant les yeux cette vérité que « la doctrine chrétienne est une annonce, un message, un enseignement, une vaste et brûlante prédication que le Dieu caché adresse

5. A. Dondeyne, *Foi chrétienne et pensée contemporaine*, p. 113.
6. Mgr Ch. Journet, *Introduction à la Théologie*, Paris, 1947, p. 266.

aux hommes pour les libérer de leur malheur et les convier à la béatitude éternelle, au consortium de la vie infinie [7] », il ne risquera plus d'en faire la simple conclusion abstraite d'un syllogisme.

La philosophie aura ainsi préparé le terrain à la théologie, elle n'aura pas faussé les perspectives, mais aura joué son rôle propédeutique indirectement pastoral.

Un troisième écueil, inhérent à la présentation de la philosophie comme préparation à la théologie, et procédant d'un excès inverse du précédent, consiste dans la *tentation de concevoir cet emploi comme exclusif de tout autre.* La philosophie, confinée dans ce pur rôle utilitaire, risque alors de perdre tout intérêt objectif et formateur.

Comme le remarque fort bien un confrère, « cette tentation s'impose d'autant plus que l'on constate un manque de culture, une certaine pauvreté intellectuelle, un défaut d'études secondaires chez un certain nombre d'élèves; d'où la tentation d'éviter d'aborder certaines questions pour parer au plus pressé, c'est-à-dire se contenter d'une initiation solide et rabâchée, strictement en vue de la théologie ».

Envisagé uniquement dans cette perspective — et cela n'est pas encore si rare de nos jours — un tel enseignement de la philosophie dans un séminaire serait déficient, ne réalisant pas tout ce qu'on est en droit d'en attendre pour la formation du futur prêtre.

Une telle mentalité serait un peu l'illusion d'une époque où la théologie régnerait souveraine sur le monde profane des idées et où le prêtre, respecté dans une société encore chrétienne, n'aurait pas à s'occuper d'un apostolat de reconquête.

En tout cas, elle procède d'une vue paresseuse et simpliste des choses et peut expliquer le discrédit attaché quelquefois à l'expression de « scolastique ».

De fait, dire aux élèves des deux premières années de séminaire, que leurs études ne sont qu'une pure préparation à la théologie, c'est laisser sous-entendre qu'elles n'ont aucune utilité en elles-mêmes, pour le but auquel ils se destinent; c'est ôter le principal stimulant à l'étude chez des jeunes gens qui ont embrassé cette voie, conscients de répondre à un appel en vue d'une action apostolique; s'ils n'étaient venus au séminaire que pour emmagasiner des connaissances ou acquérir des grades académiques, on pourrait à la rigueur s'expliquer la chose et voir dans la philosophie un pur instrument en vue de la théologie, un peu comme la connaissance de l'hébreu est nécessaire pour aborder les études bibliques.

Mais, par contre, si le séminaire a pour but de former des pasteurs d'âmes, on comprendrait mal que l'Eglise oblige à consacrer le tiers du temps qu'on y passe à des études qui n'ont qu'une utilité indirecte pour le but envisagé.

---

7. Mgr Ch. Journet, *op. cit.*, p. 65.

De plus une telle mentalité est lourde de conséquences; en effet, si la philosophie traditionnelle est cantonnée au rôle de simple instrument de la théologie, il n'en faut pas moins avoir une philosophie pour répondre aux besoins et aux questions posées par le monde dans lequel le prêtre est appelé à vivre; et grande est alors la tentation de s'adresser, pour jouer ce rôle, à des philosophies dites modernes, après les avoir plus ou moins artificiellement amputées de ce qui s'opposerait trop visiblement aux exigences de la foi chrétienne.

Enseignée ainsi, uniquement comme propédeutique à la théologie, la philosophie scolastique peut à la rigueur satisfaire les élèves dociles ou médiocres, qui prennent patience en attendant la 3me année de séminaire; mais les esprits plus ouverts, préoccupés de la mission qui leur incombera plus tard, sont conscients que, pour obtenir audience du monde dans lequel ils auront à prêcher le Royaume de Dieu, il leur faudra souvent se placer sur un terrain neutre, d'ordre naturel et non théologique; ils seront alors tentés de considérer comme vraie philosophie, qui vaut la peine d'être étudiée pour elle-même, non pas cette scolastique larvée de théologie, mais la philosophie à la mode dans les milieux profanes, quitte à la teinter plus ou moins de Christianisme.

D'où désarroi et anarchie dans les esprits, générateurs de scepticisme ou de relativisme, et cela d'autant plus facilement qu'existe déjà une tendance à l'activisme et à l'efficacité immédiate, si sensible de nos jours.

Là aussi, la méconnaissance de cet écueil est probablement à l'origine de bien des critiques adressées à l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, comme inadapté à la vie moderne.

Le seul moyen d'échapper à cet écueil est encore de revenir à une conception plus large et authentique de la doctrine de saint Thomas; certes il n'a pas constitué lui-même une philosophie autonome, organisée en dehors de toute perspective théologique; cela ne correspondait pas à un besoin à son époque de grande foi religieuse; mais cette philosophie était néanmoins sous-jacente avec ses exigences propres, et ce serait trahir l'esprit de saint Thomas, comme les intentions de l'Eglise qui l'a remis en honneur, que de ne pas utiliser sa doctrine pour répondre aux questions posées par le monde moderne, en voulant la confiner à un pur rôle instrumental en vue de la théologie.

Aussi la *conclusion* pratique de cette première partie nous paraît-elle de *redonner à l'enseignement de la philosophie une certaine autonomie,* tout *en évitant d'en faire un système clos,* pure dialectique de type rationaliste. Ouverte sur le mystère de la Foi, elle doit être orientée vers la vie pastorale du prêtre, non pas uniquement à travers son emploi instrumental par la théologie, mais par des services qu'elle est capable de rendre directement, par elle-même. Quels sont ces services qu'on est en droit d'attendre d'elle? C'est l'objet de la deuxième partie de ce rapport.

II

LA PHILOSOPHIE ENVISAGEE COMME PREPARANT LE PRETRE AU CONTACT AVEC LE MONDE MODERNE

Qui dit contact dit forcément mise en présence de deux éléments; de plus, en ce qui nous concerne, ce contact doit être actif : le prêtre, placé dans une monde déchristianisé, aura à affronter des idéologies contraires à la foi, il aura à agir sur les hommes porteurs de ces idéologies. Deux conditions sont absolument requises pour cela : le prêtre devra posséder une solide formation personnelle, sinon le contact sera inefficace ou même dissolvant pour lui; ensuite pour pouvoir agir sur ce monde étranger ou même hostile à sa foi, le prêtre devra connaître : d'une part, les fausses idéologies qui le dominent et, de l'autre, les tendances légitimes, les besoins qui déterminent l'esprit de notre époque, par rapport aux précédentes.

Pour réaliser ces deux conditions, l'enseignement de la philosophie dans les séminaires peut jouer un rôle décisif.

I. LA PHILOSOPHIE ET LA FORMATION PERSONNELLE DU PRÊTRE.

L'enseignement de la philosophie dans les séminaires a de toute évidence une utilité immédiate, inestimable dans une perspective pastorale, celle de constituer un facteur très important de formation personnelle.

En effet, par définition le pasteur d'âmes est un chef, un conducteur d'hommes. Et si l'assistance divine, promise par le Christ à ses successeurs et à ceux qui parleraient et agiraient en leur nom, est l'élément essentiel de l'efficacité pastorale, il n'en reste pas moins que les qualités humaines, naturelles, innées ou acquises par l'éducation, sont une condition indispensable au rayonnement du prêtre; et, pour ce but, la formation philosophique est irremplaçable; selon la remarque d'un confrère, c'est la philosophie, et non l'exégèse, qui a fait perdre la foi à Loisy, à Renan.

Aussi, à ce simple titre, si l'enseignement du séminaire n'envisageait pas la philosophie comme un puissant moyen de culture humaine, il se révélerait inférieur à celui de l'université; alors que, par toute son orientation, le séminaire vise, non seulement à former des intelligences, mais encore et surtout à développer des personnalités et des caractères, il serait ridicule de ne pas utiliser la philosophie dans ce but. Et cela est d'autant plus évident que la pensée thomiste marque un avantage considérable par rapport à la philosophie dite universitaire.

De fait, cette dernière, de par son caractère éclectique, manque de cette vigueur inhérente à une doctrine unifiée et cohérente, comme

l'est le thomisme, capable par là de donner des convictions rationnelles sur les questions vitales pour l'homme : immortalité de l'âme, existence de Dieu, etc.

Evitant de tomber dans l'excès de systématisation rationaliste et artificielle dénoncée plus haut, la doctrine scolastique, ouverte sur toute la richesse du réel, offre une rigueur de pensée que l'on chercherait vainement ailleurs.

Il ne faut pas sous-estimer l'importance de ce facteur doctrinal, dans la formation de la personnalité. Nous avons trop souvent tendance à oublier le dynamisme de l'idée, et croire que la volonté fait tout dans le caractère. Mais la volonté dépend de l'intelligence, et il n'y a rien de tel qu'une ossature intellectuelle procurée par un ensemble doctrinal cohérent pour assurer des convictions profondes, sources d'énergie dans l'action; et par contre « si la foi d'un jeune homme ne repose que sur ses convictions familiales ou autres, et sur son adhésion enthousiaste et mal fondée en raison, un réveil de l'indépendance et de l'esprit critique peut tout ruiner ».

D'ailleurs, la force de rayonnement du communisme repose, en grande partie, sur le prestige exercé par un ensemble doctrinal d'une apparente rigueur logique. N'oublions pas que ce sont les idées qui mènent le monde, et que la possession de la vérité surnaturelle par le don de la foi, loin de nous dispenser d'acquérir la vérité naturelle, rationnelle, la suppose au contraire, comme une infrastructure sans cesse perfectible.

En d'autres termes, une des premières qualités requises pour le pasteur d'âmes est certes de croire fermement à ce qu'il dit ou fait; mais il doit aussi être capable d'en rendre compte en montrant que cette foi n'est pas aveugle ou opposée aux exigences de la raison; il ne peut le faire que s'il possède une philosophie assimilée et cohérente, source d'unité dans tout son comportement humain.

Plusieurs confrères ont insisté à juste titre sur ce rôle pastoral de la philosophie : formation intellectuelle, équilibre et maturité de l'esprit. « La pensée de saint Thomas est un facteur d'équilibre et de jugement sûr — non pour répéter indéfiniment ce qu'il a dit — mais pour montrer comment des vérités, en apparence contraires, loin de s'exclure, s'équilibrent dans une synthèse plus profonde. »

Ce but sera facilement réalisé dans l'enseignement de la philosophie par une présentation plus rigoureuse de la doctrine : exposé réaliste de l'état de la question, mise en forme logique, corollaires à déduire, en soulignant les liens et la progression entre les diverses parties d'un traité; la méthode elle-même sera plutôt celle de l'invention que de l'exposition, car demandant davantage de réflexion et étant plus attrayante.

Les moyens ne manquent pas au professeur pour assurer ce rôle à son enseignement et contrôler son efficacité (interrogatoires, dissertations, discussions publiques sur un thème précis, etc.).

C'est donc là une des grandes responsabilités du professeur de philosophie; il doit jeter les bases de cette formation intellectuelle rigoureuse, que l'enseignement de la théologie perfectionnera certes, mais qu'il suppose sérieusement amorcée dans ses grandes lignes.

II. LA PHILOSOPHIE ET LA CONNAISSANCE DU MONDE MODERNE.

Il nous faut maintenant aborder tout un ensemble de services d'ordre directement pastoral que la philosophie est appelée à rendre, et pour lequel notre enseignement a beaucoup à faire.

Aux époques où le prêtre n'avait comme auditeurs que des convaincus, où il ne se heurtait à aucune opposition ou négation, où son rôle consistait surtout à maintenir et à faire approfondir à la rigueur la doctrine chrétienne, la philosophie ne présentait pas d'intérêt spécial pour la pastorale.

Mais de nos jours, où le prêtre se trouve plongé dans une société plus ou moins déchristianisée, où tout est remis en question, même par des chrétiens, où surtout des idéologies athées prétendent remplacer la religion dans les réponses à donner aux questions essentielles de la vie, il est évident que la prédication de la parole de Dieu devra commencer sur un terrain accessible à tous, chrétiens ou non, celui des vérités naturelles d'ordre rationnel; c'est toute la différence mise par saint Paul entre sa prédication aux Juifs et celle aux Grecs.

Quand l'auditeur du prêtre n'a plus la foi, et surtout que cet auditeur est un civilisé rendu plus exigeant par l'extension de la culture (en particulier, la radio ou le cinéma), l'essentiel est d'abord de créer le climat d'entente, les conditions naturelles d'ordre rationnel, à partir desquels la foi pourra éclore.

Outre les dispositions morales, les dispositions intellectuelles devront donc attirer l'attention du pasteur d'âmes, s'il veut vraiment faire œuvre utile et ne pas trahir sa mission; et il ne pourra le faire que s'il possède une solide formation philosophique, et surtout si cette formation lui a été donnée dans ce but pastoral : préparer les voies au don de la foi dans les âmes qui lui seront confiées.

Et même quand le prêtre s'adressera à des auditeurs chrétiens, il ne devra pas se bercer d'illusions ni oublier que ceux-ci, malgré les apparences, sont souvent dans une grande ignorance des choses de la foi, que leur instruction religieuse en est souvent restée au stade de la première Communion, et surtout qu'ils sont pénétrés, sans souvent s'en rendre compte, par le climat athée ou au moins areligieux d'une société de plus en plus laïcisée.

C'est ainsi quelquefois une pénible surprise pour un prêtre de découvrir combien profonde est l'ignorance religieuse de tels de ses fidèles, que la pratique religieuse ne laissait pas soupçonner; heureux

quand il ne découvre pas l'existence de préjugés ou idées radicalement fausses.

Aussi, de nos jours, le pasteur d'âmes devra souvent reprendre par la base l'enseignement de vérités naturelles, préparatoires à la foi; là aussi c'est sa formation philosophique qui lui permettra cette action pastorale.

On réalise ainsi combien actuellement l'enseignement de la philosophie accède, par une espèce de promotion à une participation plus grande que jadis, au rôle missionnaire et apostolique traditionnellement réservé à l'enseignement de la théologie, ce qui devra se traduire par :

1°) *Une adaptation de cet enseignement à ce rôle pastoral.*

Pour ce travail, tous les traités de la philosophie sont intéressés plus ou moins; il serait inutile de les passer en revue, leur adaptation découlant de leur objet formel. Il nous faut toutefois marquer rapidement les principales lignes de ce travail :

a) La *psychologie* est évidemment la partie de la philosophie qui se prête le mieux à cette orientation : connaître l'homme, n'est-ce pas la meilleure condition pour agir sur lui? A ce sujet, il serait regrettable que notre enseignement n'utilisât pas les précieux enseignements de la psychologie moderne, interprétés et jugés dans la perspective rationnelle classique.

Ainsi l'importance des facteurs affectifs et passionnels dans la formation de l'acte libre, si bien mise en valeur de nos jours, peut permettre de mieux juger de la responsabilité et du mérite.

Plus généralement l'étude des éléments physiologiques (particulièrement des systèmes nerveux et hormonal) et des éléments sociaux (milieux de vie), soubassements du psychisme supérieur, doit donner de l'homme concret auquel le prêtre aura à faire, une connaissance plus précise, condition d'une action plus efficace.

Cependant un tel enseignement aura à éviter de présenter l'étude de ces questions positives comme indépendantes de celle de la psychologie rationnelle; au contraire, il y a tout intérêt à montrer comment la nature immatérielle (et donc immortelle) de l'âme humaine est la seule explication des problèmes posés par la psychologie scientifique (problèmes de la perception, de l'origine des idées, de la mémoire, du langage, de la liberté, etc.).

N'oublions jamais que toute argumentation rationnelle, selon l'esprit de saint Thomas, doit partir de faits concrets, indubitables; et la psychologie moderne nous fournit à ce sujet une base positive d'une grande richesse.

Il ne s'agit certes pas de tout accepter indistinctement; tout en condamnant telle ou telle erreur, rien ne nous empêche d'utiliser les faits à partir desquels elle s'est construite mais qu'elle a exagérément interprétés (ex. la psychanalyse).

Enfin on peut envisager d'intégrer dans cet enseignement des notions de caractérologie et de psychologie pédagogique, dont l'utilité est directement en liaison avec le ministère pastoral.

Toute cette intégration demande certes un effort; mais comme l'a fait récemment remarquer le cardinal T i s s e r a n d, dans une page remarquable sur la psychologie contemporaine et l'activité du prêtre : « Ce n'est pas parce que les développements récents des sciences psychologiques et sociales mettent le prêtre en présence de choses auxquelles il n'est pas habitué qu'il doit se croire en droit de les négliger... Le prêtre faisant de l'apostolat ne peut pas être ignorant en matière de sciences psychologiques et sociales. En effet, dit-il, la théologie, quoique disposant de lumières et de forces surnaturelles, doit néanmoins faire appel à ces sciences humaines afin de conduire plus efficacement les hommes à Dieu [8]. »

b) Le même principe vaut aussi pour la *métaphysique,* dont il faut soigneusement marquer l'importance toujours actuelle; il n'y a pas de science plus décriée et pourtant de plus indispensable; même l'esprit fort qui la nie, ne se rendant pas compte de son illogisme, le fait au nom d'une métaphysique, c'est-à-dire d'une vision générale du monde, d'une « Weltanschauung » plus ou moins a priori.

N'oubliant jamais qu'elle n'est justement pas une science a priori, le professeur posera toujours les problèmes métaphysiques à partir de données réelles, ou bien marquera les répercussions pratiques de telle ou telle doctrine; ainsi par exemple, rien n'est plus éclairant que de montrer que le marxisme est en grande partie l'héritier d'une erreur purement métaphysique, l'idéalisme hégélien, en particulier... Pour avoir bien compris le point de départ métaphysique des erreurs modernes, l'élève en saisira mieux la faiblesse.

Pour ce qui est de la théodicée elle-même, s'appliquent ici les remarques faites dans la 1re partie de ce rapport; l'étude de Dieu par la raison ne possède une utilité pastorale que si elle est située en perspective de la propagation du Royaume de Dieu. Ainsi le Dieu atteint par la métaphysique, le Dieu des philosophes, ne doit pas être présenté comme une abstraction; certes sa démonstration par la raison humaine n'est qu'une approche indirecte, mais c'est une approche tout de même du Dieu d'Abraham. Selon la remarque d'un confrère, la métaphysique doit aboutir à une adoration; il importe donc de marquer la note religieuse, quand le sujet le comporte.

Là aussi, le professeur, dans le point de départ concret pour une telle démonstration, doit largement utiliser l'apport de la science moderne; c'est d'ailleurs à cela que nous a invités S.S. Pie XII dans son important discours où il montra l'éternelle valeur des preuves cosmologiques de l'existence de Dieu, et la nécessité de les rajeunir en

8. Texte cité par J. N u t t i n, dans *Psychologie et Pastorale,* p. 10-11.

utilisant les merveilleuses découvertes du progrès moderne dans tous les domaines.

De fait, si la connaissance de la Nature constitue la première Révélation du Dieu Créateur, préparation à celle par son Fils, le Verbe Incarné, l'enrichissement de cette connaissance par la science moderne, ne peut plus être négligé. A ce sujet, la rédaction de l'album « Dieu existe » (Fêtes et saisons) est un exemple, sur le plan de la vulgarisation, de ce que l'on peut faire dans cette voie.

c) Pour ce qui est de l'enseignement de la *morale,* conçue en étroite dépendance avec celui de la métaphysique, l'essentiel a été dit dans la première partie de ce rapport.

En particulier, à notre époque où le sens du péché est si diminué, où le positivisme moral pénètre si fortement la mentalité commune, il est de la plus haute importance que le prêtre réagisse contre la tendance trop courante d'excuser la culpabilité d'un acte en raison de facteurs inconscients, à la suite de Freud, ou de voir dans tout pécheur un malade ou même d'en arriver à confondre normal et pathologique.

Et puis, il y a toute la question de la morale sociale, de la morale du travail en particulier (étude du libéralisme et du collectivisme) ; doit-elle être uniquement abordée en théologie morale ou, au contraire, doit-on en poser les principes rationnels en philosophie? L'essentiel est que son enseignement soit organisé officiellement, non pas sous forme d'un appendice (ce qui en diminuerait l'importance aux yeux des élèves), mais intégré dans un ensemble doctrinal. C'est tout le problème de la répartition des matières entre la théologie morale et la philosophie morale. Il mériterait d'être traité et discuté dans son ensemble.

Toujours dans la même perspective, il serait très utile que fût réservée dans cet enseignement une place à quelques éléments de sociologie. Alors qu'aujourd'hui l'application de cette science à la matière religieuse, sous forme d'enquêtes ou statistiques, est tant en honneur, il conviendrait que nos élèves abordent le ministère munis d'un certain bagage sociologique. Si l'action pastorale est de soi individuelle, elle ne doit pas oublier que les individus ont un comportement dépendant fortement d'un milieu social ; bien connaître ce milieu est donc la condition préalable à une action pastorale intelligente.

2°) Si cet enseignement doit être adapté à la vie pastorale du prêtre, il doit l'être aussi à l'esprit de notre époque.

Adaptation de cet enseignement à la vie moderne.

Nous ne devons, en effet, jamais perdre de vue que notre parole s'adresse à des auditeurs ou interlocuteurs souvent éloignés de notre mode de penser ; d'où nécessité impérieuse d'adaptation.

Notre enseignement devra donc déjà orienter les futurs prêtres à comprendre le langage de leur époque, s'ils veulent un jour se faire entendre d'elle.

Mais une telle adaptation, contrairement à ce que l'on croit, ne peut être que le fruit d'une assimilation; c'est là sa première condition : « Seule une connaissance technique, précise et exacte, des notions philosophiques comme de leur insertion et de leur découverte dans l'esprit humain, pourra permettre ensuite une adaptation dans un langage non technique, mais profondément exact, évitant des approximations souvent dommageables. »

Pour ce faire, la présentation de cet enseignement devra donc être pleinement attentive aux idées, aux situations, aux préoccupations de nos contemporains.

En un mot, si le pasteur d'âmes veut se faire entendre, non seulement il devra exprimer les vérités éternelles en un langage approprié, mais il devra connaître les tendances, les orientations de la pensée moderne, ses principales composantes, non pas certes pour y sacrifier ou les accepter telles quelles, mais pour, à partir d'elles et en les corrigeant au besoin, se faire comprendre de ses contemporains.

Pour ce qui est de la philosophie elle-même, ce serait d'ailleurs trahir la pensée de saint Thomas que d'oublier les sept siècles qui nous séparent de lui et de ne pas opérer la transposition nécessaire [9]. Cette adaptation n'est pas une simple question de vocabulaire, comme on pourrait le croire à première vue; car des besoins nouveaux se sont faits jour depuis le moyen âge, et il faut leur trouver une réponse adéquate dans l'esprit de saint Thomas.

Enumérons rapidement les *principales composantes de la pensée moderne* :

a) D'abord *l'esprit scientifique et technique.*

C'est là une caractéristique essentielle de notre temps : le prestige de la science et son primat dans l'esprit de nos contemporains. On peut le regretter au nom d'une tradition littéraire et classique, qu'il ne s'agit d'ailleurs pas d'abandonner; mais c'est un fait qu'il faut constater. Notre enseignement de la philosophie doit en tenir compte, sous peine de paraître démodé et donc sans portée. « Des traités comme la cosmologie et la psychologie rationnelle ne peuvent plus se construire hors d'un contexte scientifique, sans apparaître a priori et injustifiable ». Et c'est ici que peut être évoquée la question du baccalauréat exigible avant l'entrée au Grand Séminaire.

9. Un exemple nous en est fourni par les différences de méthodes et de traitement des sources entre saint Thomas et la théologie moderne. Pour plus de détails sur ce point, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre ouvrage : J. M. Aubert, *Le Droit romain dans l'œuvre de S. Thomas,* préfacé par G. Le Bras, Paris, Vrin. — Bibliothèque thomiste, 1955, ch. VI.

Cette tendance trouve d'ailleurs dans la philosophie thomiste un facile accueil, du fait de son réalisme foncier. Il ne s'agit donc pas d'une espèce de nouveau concordisme à mettre entre la philosophie et la science, ou de ne voir dans cette dernière qu'un arsenal d'exemples à utiliser. Il s'agit bien plutôt de profiter de l'immense apport de la science moderne pour mieux poser, et à une échelle souvent plus vaste, les éternels problèmes philosophiques, et d'en voir de nouvelles répercussions.

Ainsi, par exemple, l'étude de la biologie peut être une excellente propédeutique à l'étude de l'hylémorphisme en général, et par là à celle de la psychologie classique; la notion d'âme, forme du composé humain, prend une autre résonance lorsqu'on la met en relation avec ce que la science nous apprend sur l'extraordinaire complexité des fonctions biologiques, résultat d'un équilibre instable entre des systèmes de régulation opposés.

Le programme scientifique de la deuxième partie du baccalauréat se prête d'ailleurs admirablement à une pareille utilisation. On peut trouver une vue d'ensemble de l'apport possible des différentes sciences, dans cet esprit-là, dans le 17e cahier de la revue « Lumière et Vie », intitulé : « Conscience chrétienne et dimensions de l'univers ». Des confrères ont aussi attiré l'attention à juste titre sur le nouvel ouvrage de G r i s o n : « Problèmes d'origine », pour éveiller nos élèves à ces questions si importantes.

b) Une deuxième composante de l'esprit moderne nous semble résider dans une prise de *conscience plus aiguë du sens de l'histoire* : certains parlent même d'une véritable découverte de la marche irréversible de l'histoire, et cela sur les différents plans cosmique, biologique et humain.

Là aussi une philosophie thomiste qui se veut ouverte et pastorale doit s'efforcer d'assimiler cette tendance dans ce qu'elle a de raisonnable. On a jadis tellement insisté sur l'aspect statique du thomisme, réduisant presque la notion d'être à une idée univoque, que l'on a fermé les yeux sur la caractéristique essentielle du monde des corps qui est le changement, l'évolution dirions-nous actuellement. Pour Aristote et saint Thomas, l'objet formel de la philosophie de la nature est l'« ens mobile », l'être capable du changement le plus radical qui soit, le changement substantiel. Là aussi, par une espèce de contamination cartésienne, mécaniste, cet « ens mobile » a été trop souvent entendu au sens quantitatif, d'être susceptible d'un pur mouvement local, c'est-à-dire d'un être dont la nature intime n'est pas affectée par ce mode extrinsèque de changement. Là aussi la doctrine de l'évolution biologique sainement comprise trouve un accueil facile dans la pensée thomiste.

Cette même idée se retrouve dans celle de signification de l'histoi-

re. Et à ce sujet, bien des confrères ont insisté sur la nécessité d'un enseignement de l'histoire de la philosophie qui, au delà de tout relativisme, apprendra à déceler la part de vérité présente dans tout système erroné; par là même une telle étude rend l'élève capable de comprendre les hommes dans leurs situations personnelles. Montrer comment tel ou tel problème fondamental s'est posé aux diverses époques de l'histoire avec les solutions partielles qu'il y reçut, permet de mieux dégager la vraie solution complète, et aussi de la faire plus facilement accepter par ceux qui en sont restés à une vision partielle, et par là erronée, des choses; c'est là une excellente initiation à la science pastorale qui, en dehors de tout « irénisme » dissolvant, sait trouver le terrain d'entente sur lequel la semence de vérité peut être jetée.

Cette initiation au sens de l'histoire à propos de celle de la philosophie donnera d'ailleurs au futur théologien l'état d'esprit apte à comprendre le développement progressif de la Révélation dans l'Ancien et le Nouveau Testament, de la pédagogie divine, ainsi que du sens eschatologique. Sachant qu'un esprit moderne est ouvert à une telle perspective, le futur prêtre saura presque d'instinct trouver la voie pour faire passer le message divin, source de progrès pour les hommes.

Ces considérations ont un intérêt particulier pour un affrontement possible du pasteur d'âmes avec des hommes subjugués de bonne foi par le marxisme, qui veut lui aussi donner à l'histoire un sens, une orientation vers une prétendue libération de l'homme. La meilleure manière de le combattre sera de montrer que la vérité chrétienne est, elle aussi, capable de répondre, et d'une façon combien plus totale, aux aspirations légitimes de l'homme.

c) En dépendance avec la précédente, disons enfin quelques mots de la troisième composante de la pensée moderne :

Le sens communautaire.

Si l'histoire a un sens, c'est que les hommes d'une même époque sont solidaires, interdépendants. La civilisation moderne, tendant à supprimer peu à peu les frontières, uniformisant les moyens de culture et de communication, a rendu l'homme conscient du lien qui le lie à tous ses semblables; désormais chacun se sent solidaire d'événements qui se passent en des points éloignés de la planète et qui peuvent bouleverser sa vie (la guerre moderne et la bombe atomique n'en sont que de spectaculaires exemples).

La découverte de cette interdépendance, faite par exemple à propos de l'étude des facteurs sociaux sur le psychisme individuel, ou des lois propres à la morale sociale, prépare les esprits à celle du Corps mystique, de l'Eglise. Le pasteur d'âmes y trouvera un argument de

choix pour sortir de leur individualisme routinier certains de ses fidèles et révéler le vrai visage de la vie ecclésiale à des incroyants, trop portés à juger la religion d'après les excès individualistes de certaines formes de dévotion privée. D'ailleurs l'initiation à l'esprit liturgique ne peut que bénéficier d'une telle découverte.

Toutefois, dans l'enseignement de la philosophie, cette découverte du sens communautaire devra soigneusement être nuancée par le maintien de la primauté de la personne humaine au service duquel finalement doit converger la communauté, car selon la remarque d'un confrère, « il est indéniable qu'actuellement se fait jour une certaine tendance faussement communautaire de s'en remettre au groupe (sous toutes ses formes) du soin de penser comme de choisir pour chacun ».

Toutes ces caractéristiques de la pensée moderne ont donc grandement besoin d'être purifiées avant d'être acceptées, et c'est cet important service qu'est appelée à rendre une bonne formation philosophique. On a trop vu, de nos jours, d'excellents prêtres, doués des meilleures intentions, tomber dans de regrettables déviations; persuadés, à juste titre, que pour être apôtres il fallait être compris par les hommes de leur temps, ils ont accepté telle quelle leur mentalité sans la passer au crible d'une saine critique; une philosophie chrétienne mieux assimilée leur aurait évité ces excès; en apostolat autant qu'ailleurs, la bonne volonté ne peut pas suppléer une carence de l'esprit de vérité; la meilleure charité que l'on doive prodiguer aux âmes est de les diriger dans la voie droite.

CONCLUSION

De toutes ces considérations, dont on excusera la longueur, se dégage, pensons-nous, la nécessité de revaloriser l'enseignement de la philosophie traditionnelle. Même dans son rôle de servante de la théologie, elle a encore de nombreux progrès à réaliser et des écueils à éviter, si elle veut contribuer au rôle pastoral de la théologie.

Mais surtout, les conditions nouvelles de l'apostolat lui ouvrent de nouvelles perspectives, un champ plus vaste; elle peut se révéler d'une utilité immédiate et irremplaçable pour le pasteur d'âmes qui doit entrer en contact avec des hommes façonnés par des idéologies étrangères à la foi; car, tout en contribuant à renforcer sa formation personnelle, à en faire un chef, elle doit lui permettre surtout de mieux comprendre ses contemporains et de se faire mieux entendre d'eux, sans trahir son message.

Aussi, quoi qu'en pensent certains, cette vénérable philosophie est encore capable d'assumer son éternelle destinée : fournir les bases naturelles et rationnelles à une authentique prédication du Royaume de Dieu.

Abbé Jean-Marie AUBERT.